

**L'AUTOFORMATION AU TRAVAIL: APPORTS EUROPÉENS ET NORD-AMÉRICAINS POUR L'AN 2000**

R. Foucher (Dir.) (2000). Montréal: Éditions nouvelles.

**L'AUTOFORMATION DANS L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR: APPORTS EUROPÉENS ET NORD-AMÉRICAINS POUR L'AN 2000**

R. Foucher et M. Hrimech (Dir.) (2000). Montréal: Éditions nouvelles.

Ces deux publications font suite à la *Première rencontre mondiale de recherche et de réflexion sur l'autoformation* qui s'est tenue à Montréal en 1997. Nous nous retrouvons donc devant deux ouvrages collectifs sur un sujet de recherche qui s'est beaucoup développé au cours des années '90. Cette première mondiale a été organisée à l'initiative du GIRAT (Groupe interdisciplinaire de recherche sur l'autoformation et le travail) dont le responsable dirige ici les deux ouvrages en rubrique.

Le premier collectif sur l'autoformation au travail présente les aspects notionnels sur lesquels repose le concept ainsi que des stratégies d'implantation et d'action qui intéresseront un large public, autant de chercheurs que de praticiens. L'introduction signée par le directeur fait à elle seule le bonheur de ce livre. Foucher y situe très nettement la problématique d'ensemble de l'autoformation, il y définit clairement les concepts, en délimite les dimensions constituantes et fournit un agenda pour la recherche que le domaine aurait sans doute intérêt à adopter. Les questions abordées dans ce premier volume sont les suivantes: Pourquoi les organisations ont-elles intérêt à soutenir l'autoformation? Quels facteurs influencent les politiques? Quelles sont les pratiques qui existent et par quels moyens peuvent-elles être facilitées?

La première partie du livre examine les raisons d'être de l'autoformation. Les liens entre travail, emploi et société y sont analysés dans les rapports qu'ils entretiennent avec l'autoformation (P. Caspar). L'autoformation y est ensuite examinée dans ses acceptions américaines et européennes (P. Carré) ainsi que dans ses rapports avec les trajectoires professionnelles (G. Pineau et D. Riverin-Simard) et avec les perceptions des employés (C. Roussel et A. Gosselin).

Une deuxième partie du volume est consacrée au contexte organisationnel. On y examine divers types d'organisations (A. Moisan, J. Nizet et F. Pichault) ainsi que les procédures et les facteurs favorables à la mise en pratique (N. A. Tremblay et col. et R. Foucher). La troisième partie du volume est consacrée aux moyens de mise en oeuvre. On y examine plus particulièrement des stratégies d'exploitation (P. Carré, G. Guinamand, L. Toupin). On s'y interroge sur les nouveaux rôles des formateurs en situation d'autoformation (F. Haeuw). Enfin, certains auteurs examinent des méthodes précises telles que le groupe de co-développement professionnel (A. Payette et C. Champagne) et les processus multi-partites de collaboration.

La lecture des 19 chapitres qui constituent ce volume pourra laisser le lecteur perplexe cependant devant la notion même d'autoformation. Malgré l'effort très visible qui a été fait en introduction et durant toute la première partie pour bien spécifier l'autoformation, on se demande, devant les exemples plus concrets de la deuxième et de la troisième partie du livre, si les illustrations

viennent vraiment supporter le concept que l'on a préalablement défini. Cette faiblesse est sans doute explicable par le genre d'exercice lié à la nature même d'un ouvrage collectif.

L'autoformation dans l'enseignement supérieur aborde un aspect de l'autoformation qui a été moins étudié à ce jour. En effet, nous avons été habitués aux travaux en provenance du milieu social et communautaire ou encore en provenance du travail où l'autoformation a fait une véritable percée au cours de la dernière décennie. Les études portant sur l'enseignement supérieur étaient restées éparpillées dans la littérature au cours des ans. Conséquemment, c'est intéressant d'en voir quelques unes rassemblées ici.

La rencontre mondiale sur l'autoformation de Montréal en 1997 voulait répondre à certaines questions que les directeurs reprennent en introduction: Pourquoi les établissements d'enseignement supérieur ont-ils intérêt à se préoccuper d'autoformation? Dans l'enseignement supérieur, quelle place y a-t-il pour l'autoformation? Comment les pratiques autoformatrices s'y expriment-elles et par quels moyens peuvent-elles être facilitées?

Le collectif répond à ces questions en indiquant, dans un premier temps, comment la formation de diplômés adaptés à la société de l'information et capables d'étudier tout au long de leur vie est maintenant devenue partie intégrante de la mission éducative des universités. Le chapitre 3 de Philip Candy, vice chancelier à l'Université de Ballarat en Australie et chef de file en autoformation constitue d'ailleurs une contribution importante. Certains chapitres abordent des aspects plus concrets de l'autoformation. Les stratégies d'apprentissage et les stratégies métacognitives y sont traitées de manière particulière par Hrimech ainsi que Grégoire et Foucher.

La partie la plus nourrie de ce livre reste celle sur les méthodes d'autodidaxie assistée et sur les dispositifs ouverts de formation. La pratique de l'autoformation dans le milieu de l'enseignement universitaire y est abondamment traitée et illustrée. On peut souhaiter que cela serve à inspirer le milieu. C'est ainsi que sont présentés d'intéressants travaux sur les itinéraires de thèse (Pronovost et Melyani), sur la simulation (Malette), le coaching (Payette) ou le travail personnel documentaire (Etévé). Une dernière partie du livre est consacrée aux approches technologiques en formation: autoformation médiatisée (Alava), dispositifs de formation individualisée (Debon-Thermer), système multi-média interactif (Marton) et nouvelles technologies (Petitjean).

On peut s'étonner cependant de retrouver dans cette publication sur l'enseignement supérieur des contributions appartenant à l'autoformation collective et à l'apprentissage en réseaux sociaux qui n'ont rien à voir avec le système académique de l'enseignement supérieur. Les cinq chapitres qui sont consacrés à ce domaine particulier auraient mérité une publication à part. Sans doute les directeurs ont-ils dû sacrifier cette idée et décidé de les inclure ici même s'ils s'inscrivent en porte-à-faux. Ainsi présentés les travaux de Mlekuz, de Deroy-Pineau, des Héber-Suffrin, de Solar et Ndejuru ainsi que ceux de Labelle apportent une dimension nouvelle, originale et inusitée susceptible d'inspirer le milieu parfois très traditionnel de l'enseignement universitaire.

Ces deux collectifs sur l'autoformation représentent une contribution québécoise majeure dans le domaine. Majeure par l'originalité des propos et la cohérence d'ensemble qui se dégage de chacun de ces volumes, majeure également par la qualité des contributions et par la rigueur de la langue. Enfin il faut signaler le caractère soigné de l'édition et particulièrement l'excellente initiative d'avoir placé des résumés et un plan au début de chaque chapitre. Souhaitons que la maison d'édition québécoise réussisse à percer le marché francophone international qui bénéficierait largement d'un ouvrage de cette qualité.

**Nicole Anne Tremblay**  
Université de Montréal